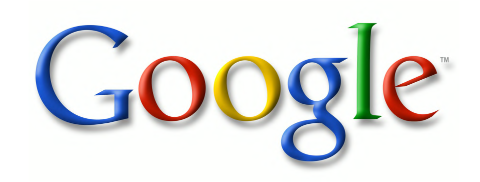
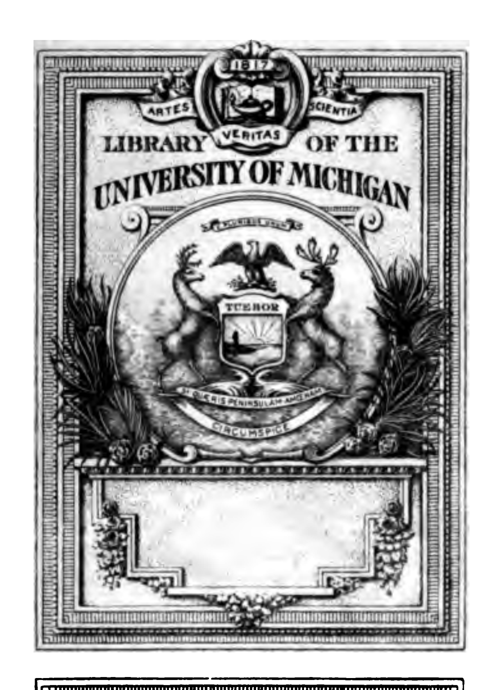

Google


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

DÉFIANCE ET MALICE,

OU

LE PRÊTÉ RENDU,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre Français de la République, le 17 fructidor an 9,

ET REPRISE LE 17 NOVEMBRE 1814.

Joseph-Marie-Armand
Par Michel DIEULAFOY.

Prix : 1 franc 25 centimes.

A PARIS,

Chez Barba, Libraire, Palais-Royal, galerie de bois, derrière le Théâtre Français, N°. 56.

1814.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CÉPHISE, jeune veuve,	Mlle. Mézerai.
BLINVAL, son amant,	M. Saint-Phal.

La Scène se passe à quelques lieues de Paris.

COSTUMES.

Céphise. Robe blanche, élégante, manches courtes, tête à la Titus.

Catau. Grand tablier vert qui fait le tour du corps, et qu'on peut arrondir avec du fil de carcasse pour qu'il ait l'air de grossir le personnage; grande respectueuse noire, garnie d'une large blonde; mitaines de soie noire, manches à six rangs, grand bonnet de vieille, auquel est attaché un tour de cheveux blancs formant un toupet relevé (ce bonnet se noue sous le menton); besicles vertes, figure de soixante ans.

Blinval. Mise élégante de jeune homme.

Dubois. Cinquante ans, perruque à queue ou à bourse, redingotte rouge foncé, à boutons d'or, à laquelle sont attachées une cravatte et de longues manchettes; son chapeau est bordé. Il entre avec un fouet à la main.

MÉFIANCE ET MALICE,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente un Salon de campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉPHISE, *seule*. (*Elle entre en tenant une lettre ouverte.*)

Oh ! mon oncle est charmant ! la nouvelle est unique !
Relisons-là ; ceci peut être très-comique.

« De Namur.

« Ma chère nièce, si j'ai bien calculé, tu dois être déjà » rendue dans ton château de Lugni, où tu attends mon fils » pour l'épouser. Il part en effet, dans quelques heures, » pour aller te joindre ; et moi, je me dépêche de te pré- » venir de la plus insigne folie dont un jeune homme soit » capable. Tu sais que Blinval, malgré sa vivacité et son es- » prit, n'est pas exempt de certaines prétentions à la phi- » losophie. »

Oui, je sais qu'on se dit philosophe aujourd'hui,
Pour peu qu'on soit enclin à mal penser d'autrui.

« Retenu loin de toi depuis les trois années que dure ton » veuvage, il m'a paru fort curieux de savoir si cette liberté, » qu'on suppose attachée à l'état de veuve, n'avoit altéré en » toi aucunes de ces qualités précieuses qui firent naître son » amour. »

C'est bien lui.

« En un mot, j'ai découvert que le cher Blinval croyoit » devoir, à ce qu'il appelle ses principes, un examen secret » de ton caractère, de tes goûts et du véritable état de ton » cœur. »

Par quel sort faut-il donc que l'on aime
Un homme !... Poursuivons :

« Se croyant peu reconnoissable après une absence de trois
» années, il doit se présenter chez toi sous le nom et le cos-
» tume de Dubois, son vieil intendant. »

Le malin stratagême !

« Le choix de ce personnage lui a été suggéré par tout
« ce qu'il a entendu raconter d'une certaine Catau à lunettes,
» si originale et si bavarde, que tu as prise avec toi depuis la
» mort de ton époux. Tu sens qu'il compte tirer un grand
» parti des caquets de cette fille. Amuse-toi un peu de cette
« folie ; je la dénonce seulement à ta gaîté, bien sûr que le
» cœur excusera un travers qui n'existeroit pas, si Blinval
» mettoit moins de prix au bonheur qui l'attend. »

Ah ! mon petit cousin, voilà donc vos projets !
Il vous faut une épreuve, il vous faut des caquets !
Eh bien ! vous en aurez : mais la philosophie
N'a qu'à se bien tenir lorsqu'elle nous défie.
Les femmes, même aux yeux les plus prompts à tont voir,
N'ont d'autres torts que ceux qu'elles veulent avoir,
Et vous avez, messieurs, tous ceux qu'elles vous donnent.
Soupçonner leur franchise est ce qu'elles pardonnent
Le moins complaisamment : aussi, monsieur Blinval....
Je voudrois bien trouver un tour original,
Un moyen... mais il est, dans sa ruse peut-être.
L'homme qui n'a pas cru qu'on pût le reconnoître
Seroit-il assez simple, assez dupe à son tour. . .
Pourquoi non ? Si d'avance, irritant son amour,
Et troublant son esprit par un adroit prestige. . .
Oh ! oui, l'orgueil blessé produit plus d'un vertige.
Il faut. . . Quelqu'un s'avance. Hé ! c'est lui que je voi.

SCÈNE V.

CÉPHISE, BLINVAL *sous le costume de Dubois.*

CÉPHISE.

Que demande monsieur ?

BLINVAL.

Madame, excusez-moi :
Je sers monsicur Blinval; j'arrive à l'instant même.

CÉPHISE, *froidement, mais avec surprise.*

Avec lui ?

BLINVAL.

Non, madame ; auprès de ce qu'il aime,
Vous savez que l'amour fait voler un amant :
Ainsi venoit mon maître assez imprudemment ;
Sa voiture maudite, en éclats dispersée. . .

CÉPHISE, *même ton.*

Quoi ! brisée ?

BLINVAL.

Oh ! mon dieu ! madame, fracassée,
Près du château d'Harcourt, l'arrêtant malgré lui,
L'a forcé d'accepter l'asile d'un ami.

CÉPHISE, *à part.*

Il ne ment pas trop mal monsieur le philosophe.

BLINVAL, *à part.*

On n'est pas très-ému de notre catastrophe.
N'importe, j'ai beau jeu, n'étant pas reconnu.

CÉPHISE, *plus froidement et ne le regardant pas.*

Ainsi, pour quelques jours, le voilà retenu ?

BLINVAL.

(*A part.*)

Madame, je l'ignore. Ah ! quel froid !

CÉPHISE.

Je suis sûre
Qu'il dut être étourdi du coup.

BLINVAL.

Je vous le jure.

CÉPHISE, *d'un ton presque niais.*

Sa chûte n'a pas eu d'autre désagrément ?

Eh bien ! il est affreux de soupçonner ces dames !
Oui, vraiment, c'est un crime indigne de pardon,
D'oser leur refuser un entier abandon !
Elles nous aiment tant ! ah ! Céphise, Céphise !
Quel changement ! Mais, oui. . . soit dépit, soit surprise,
Je n'ai pas reconnu, je crois, même ses traits.
Ah ! le sentiment seul est l'âme des attraits.
Allons, j'ai bien jugé de ce sexe volage,
Et ma ruse commence à devenir fort sage.
Quelle inspiration ! et comme, en ce moment,
Je me trouverois sot sans ce déguisement !
Rusons, morbleu ! rusons : à tous nos plans fidèle,
Interrogeons la vieille, observons bien la belle,
Et Dubois apprendra, par feinte ou par hasard,
Ce que Blinval, peut-être, auroit appris. . . trop tard.

SCÈNE IV.

BLINVAL, CÉPHISE *sous le costume de Catau.*

CÉPHISE, *très-rapidement.*

Ah ! monsieur, vous voilà ! madame, qui m'envoie,
Vient de donner pour vous ses ordres, et ma joie
Est grande, je l'avoue, en saluant monsieur,
De pouvoir l'assurer hardiment que mon cœur
Ne fut jamais si prompt à se laisser séduire
Par les devoirs charmans qu'on vient de me prescrire.

BLINVAL.

(*A part.*) (*Haut.*)
Malpeste, quel babil ! — De toutes vos bontés
Le mien est pénétré, madame. . .

CÉPHISE, *minaudant.*

Permettez ;
Vous me nommez d'un nom, dont ma pudeur blessée. . .

BLINVAL, *avec dérision.*

Ah ! pardon.

CÉPHISE.

Je pourrois être plus avancée,
Il n'eût tenu qu'à nous ; même plus d'une fois...
Mais le destin bizarre, et l'embarras du choix...
Monsieur sait ce que c'est qu'une âme toute neuve
Qui craint de s'égarer. C'est une rude épreuve
Que l'âge des amours ! on l'aime assez ; pourtant,
Et par goût, je suis fille encor.

BLINVAL.

Cela s'entend.

CÉPHISE.

Ainsi donc... Mais, mon dieu ! voyez l'étourderie !
Vous allez me trouver bien jeune, je parie...

BLINVAL.

Point du tout.

CÉPHISE.

Je babille, et je ne songe pas
Qu'il faut vous rafraîchir.

BLINVAL.

En voyant vos appas,
On est...

CÉPHISE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Suffit, suffit.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

BLINVAL, *seul.*

Peste soit de la folle !

N'importe, de Dubois il faut jouer le rôle,
Et puisque la fleurette est encor de son goût...

SCÈNE VI.

BLINVAL, CÉPHISE *avançant une table à déjeûner.*

CÉPHISE.

Allons, mettez-vous là.

BLINVAL.

Que de soins !

CÉPHISE.

Pas du tout :
Je gouverne céans, et vous pouvez bien croire
Que vous n'aurez jamais que du meilleur à boire.

BLINVAL, *lui pressant la main.*

Excellente Catau !

CÉPHISE.

Juste ciel ! quel regard !
C'est lui.

BLINVAL.

Qui ?

CÉPHISE.

Lui, vous dis-je ! O fortuné hasard !

BLINVAL.

De qui parlez-vous donc ?

CÉPHISE.

Hélas ! monsieur, d'un traître

Qui m'adora long-temps, que j'aimai trop, peut-être :
Il s'est peint dans vos yeux.

BLINVAL, *d'un air galant.*

On doit être charmé
D'être pris pour l'objet que vous avez aimé ;
Mais il seroit encore un destin plus prospère.

CÉPHISE, *minaudant.*

Un petit coup, mon cœur, de ce vin de Madère.

BLINVAL, *après avoir bu.*

Franchement, vous et moi, ferions-nous donc si mal ?

CÉPHISE, *soupirant.*

Ah !

BLINVAL.

Vous servez Céphise, et moi je sers Blinval ;
Ils vont se marier ; votre maîtresse heureuse. . .

CÉPHISE.

L'image du bonheur est bien contagieuse. . .
Mais, mon cœur, cet hymen, le croyez-vous bien sûr ?

BLINVAL.

Comment ? ne vient-on pas tout exprès de Namur ?

CÉPHISE, *secouant la tête.*

Il est vrai ; mais. . .

BLINVAL.

Quoi donc ?

CÉPHISE.

C'est qu'on voit tant de choses
Qu'on ne voudroit pas voir !... tant de métamorphoses !

BLINVAL.

Bon !

CÉPHISE, *d'un ton de confidence.*

Connoissez-vous bien votre maître, entre nous ?

BLINVAL.

Assez.

CÉPHISE.

Il est, dit-on, méfiant et jaloux.

BLINVAL, *après avoir hésité.*

Quelquefois.

CÉPHISE, *ricanant.*

On lui prête encore la manie
D'appeler ses défauts de la philosophie.
Est-il vrai ?

BLINVAL, *avec un rire forcé.*

Je conviens qu'il a ce travers-là.

CÉPHISE.

Tant pis, tant pis !

BLINVAL.

Comment ?

CÉPHISE.

Madame sait cela,
Et je soupçonne fort qu'elle s'est arrangée...

BLINVAL.

Arrangée !

CÉPHISE.

Oui, mon cher. Une femme affligée
Prend des précautions contre un sort trop fatal.
C'est le mot.

BLINVAL.

En effet, j'ai cru voir que Blinval
N'avoit plus sur son cœur ce pouvoir, cet empire...
L'air dont on m'a reçu.

CÉPHISE.

Je n'osois vous le dire.

BLINVAL.

Et ce brusque départ, quand monsieur...

CÉPHISE, *se levant de table.*

Chut!

BLINVAL, *la suivant.*

Comment ?

CÉPHISE.

Vous nous gênez ici considérablement.

BLINVAL, *étourdi.*

Ah, ah !

CÉPHISE, *avec babil.*

Mon cher Dubois, je ne me mêle guère
Des affaires d'autrui : mais je vous considère ;
Vous paroissez discret.

BLINVAL.

Parlez, parlez, Catau.

CÉPHISE.

Prendriez-vous encore un peu de ce tinto ?

BLINVAL.

(*à part.*)

Non, non ; je n'ai plus soif. — Je brûle... ce voyage...

CÉPHISE.

Etoit feint.

BLINVAL.

Pour tâcher de m'éloigner, je gage.

CÉPHISE, *avec le plus grand mystère.*

Nous attendons ici, ce soir... secrètement...

BLINVAL.

Un amant?

CÉPHISE.

Vous savez ce qu'une femme attend.

BLINVAL.

(*A part.*)
O ciel !.... Et, dites-moi, quel homme est-ce?

CÉPHISE.

Il n'importe ;
Tant est, qu'il doit venir déguisé, sans escorte.

BLINVAL.

Déguisé !

CÉPHISE.

C'est ainsi qu'on a tout arrangé
Pour tromper vos regards, et l'on n'a pas jugé
Qu'on dût contre un bon homme employer plus de ruse.

BLINVAL, *à part.*

Perfide !

CÉPHISE.

Hem ?

BLINVAL. (*Il a l'air de chercher un motif pour sortir.*)

Ce n'est rien.

CÉPHISE.

Est-ce que je m'abuse ?
Vous pâlissez. Ce vin vous feroit-il du mal ?

BLINVAL, *dans le plus grand trouble. (Il feint de regarder dans la campagne.*

Non, non... Mais qu'aperçois-je !... hé ! c'est monsieur Blinval.

CÉPHISE, *feignant d'être troublée.*

Votre maître ?

BLINVAL.

Oui, c'est lui. Je cours. Pardon, ma chère.

(*Il sort rapidement.*)

SCÈNE VII.

CÉPHISE, *seule.*

Courez petit cousin, courez : votre colère
Va vous mener plus loin que vous ne le pensez.
O ! ces hommes ! quel mal se font les insensés !
Je croyois celui-ci plus fin, je le confesse.
Venir complaisamment apprendre à sa maîtresse
A quel point elle peut se jouer d'un jaloux !
Hé ! messieurs, ce talent nous vient assez sans vous.
Va-t-il mieux reconnoître à présent ce qu'il aime ?
A peine, j'en suis sûre, il se connoît lui-même.

(*Elle reporte la table dans la coulisse.*)

SCÈNE VIII.

CÉPHISE, BLINVAL, *dans son costume naturel.*

BLINVAL.

Qu'on fasse repartir ces gens-là... Toi, Dubois,
Tu me seras peut-être utile.

CÉPHISE, *à part.*

Je le crois.

BLINVAL, *d'un ton où perce la colère*

Bonne femme êtes-vous de céans ?

CÉPHISE.

Je m'en flatte
Depuis deux ans trois jours. . .

BLINVAL.

Laissez là votre date.
Je me nomme Blinval.

CÉPHISE, *avec des révérences.*

Ah ! monsieur. . .

BLINVAL.

Hâtez-vous
D'annoncer ma visite à madame.

CÉPHISE, *d'un ton emphatique.*

Il m'est doux
D'être dans le château le premier domestique. . .

BLINVAL, *impatienté.*

Allez donc.

CÉPHISE.

Oui, monsieur : mais comme je me pique
D'exactitude...

BLINVAL.

Eh bien ?

CÉPHISE.

Je crains....

BLINVAL.

Dans la maison
Madame est-elle ?

CÉPHISE, *balbutiant.*

Oh ! oui... oui... c'est-à-dire non.

BLINVAL, *en colère.*

Oui, non.

CÉPHISE.

C'est qu'on devoit partir pour une fête :
J'ignore. . .

BLINVAL.

Hé ! palsambleu ! sans me rompre la tête,
Allez voir.

CÉPHISE, *avec beaucoup de révérence.*

Oui, monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

BLINVAL, *seul.*

Son trouble est naturel.
Pauvres gens ! c'est pour vous un destin bien cruel

Que d'avoir à servir des intrigues coupables !
Mais je renverserai ces projets détestables.
Ah ! contre un domestique on ne croit pas devoir
Employer plus de ruse : eh bien ! nous allons voir
Si l'on joûra le maître avec la même audace.
O mon heureux esprit ! combien je te rends grace !
Il n'est pas mal-adroit, le moyen que je prends,
Et l'on sait, dieu merci, se retourner à temps.
Nous verrons ce rival qu'avec soin l'on déguise.
Le lâche ! un tel amant a pu plaire à Céphise !
Eh ! qui ne se croit pas sûr de plaire aujourd'hui !
Ce siècle confond tout ; l'amour fait comme lui :
Plus de distinction flatteuse, délicate. . .
Ah ! quel trouble déjà doit ressentir l'ingrate !
Comme elle va frémir, et trembler devant moi !
D'avance j'ai pitié. . . juste ciel ! je la voi.

SCÈNE X.

BLINVAL, CÉPHISE *en maîtresse.*

CÉPHISE, *du ton le plus tendre.*

Hé ! bonjour, cher cousin : vous rendez à mon ame
Le plaisir, le bonheur.

BLINVAL.

Il m'est bien doux, madame. . .

CÉPHISE, *interrompant.*

Madame ? . . laissez donc ce mot froid et banal ;
Je suis votre cousine, et bientôt. . . cher Blinval. . .
Ce cruel accident m'avoit si fort troublée !
Dubois a dû vous dire. . .

BLINVAL.

Oui.

CÉPHISE.

J'étois désolée ;
Et sans lui je partois ; je volois dans vos bras.

Êtes-vous bien remis ? ah ! ne me trompez pas :
Si d'un sensible cœur vous saviez la souffrance !
Dites.

BLINVAL.

Soyez tranquille... (*A part.*) O ciel ! quelle assurance !

CÉPHISE, *le fixant avec délice.*

Enfin, vous voilà donc ! dans mes ardens souhaits
J'ai cru que ce beau jour n'arriveroit jamais.

BLINVAL, *à part.*

Oh ! c'est trop fort.

CÉPHISE.

Plaît-il ? vous avez un air triste.

BLINVAL, *à part.*

A tant de fausseté se peut-il qu'on résiste ?

CÉPHISE.

Oh ! de grace, Blinval, quittez cet air rêveur :
J'ai besoin de gaîté, j'ai besoin de bonheur ;
Votre absence aux ennuis ne m'a que trop livrée !

BLINVAL, *avec ironie.*

Aux ennuis !

CÉPHISE.

Mais vraiment, solitaire, enterrée,
Au milieu des forêts. . .

BLINVAL.

J'osois, d'après Dubois,
Juger différemment de l'horreur de ces bois :
Il m'avoit annoncé je ne sais quelle fête. . .

CÉPHISE, *gaîment.*

Il est vrai : par ennuis, quelquefois on se prête

Aux désirs d'un voisin, et l'on est, sur ma foi,
Tout surpris d'y trouver plus d'ennui que chez soi.

BLINVAL.

Pour la société, l'idée est peu flatteuse.

CÉPHISE.

Que la société ne me rend-elle heureuse;
Est-ce ma faute à moi?

BLINVAL.

Mais c'étoit aujourd'hui,
Si j'ai bien entendu, qu'on devoit. . .

CÉPHISE.

Eh bien! oui,
Je partois, et je reste. Ai-je besoin de fêtes?
Les plus belles pour moi sont partout où vous êtes.

BLINVAL.

Je serois désolé qu'un plaisir attendu. . .

CÉPHISE.

Mon dieu? ne pleurez pas, car je n'ai rien perdu.
De nos fêtes du jour pourrois-je être charmée?
Sans doute la campagne, au printems ranimée,
Devroit prêter aux jeux des charmes bien touchans:
Mais ce cruel Paris se roule jusqu'aux champs;
Il y vient étouffer, sous sa froide imposture,
Ce qui nous reste ici de grace et de nature.

BLINVAL.

Cependant. . .

CÉPHISE.

Mon ami, c'est à faire pitié:
On rassemble sans choix, comme sans amitié,
Une foule de gens qu'on nomme connoissances,

Produit miraculeux des mêmes circonstances,
Qui, la lorgnette à l'œil, l'un vers l'autre avançant,
Reculent de surprise en se reconnoissant.
Dans un vaste salon, bien surchargé de franges,
De glaces, de dorure et de meubles étranges,
Vingt ou trente beautés côte à côte baillant,
Se disent dans leur cœur : *ceci sera brillant.*
Chacune observe l'autre, et rend avec usure
Deux critiques pour une à l'œil qui la censure.
Cependant on diroit, à voir l'heure qui fuit,
Qu'on ne sait plus en France être gai qu'à minuit.
Enfin le violon réveille la cohue;
Dans la salle du bal déjà l'on s'évertue;
La fade contredanse, aux mouvemens égaux,
Semble un thême qu'on donne à huit danseurs rivaux.
Un seul est admiré. Ce danseur, sans reproche,
Est venu de Paris l'escarpin dans la poche :
Car pour l'esprit, ainsi qu'on engage un bouffon,
Pour les yeux on engage un Vestris de salon :
C'est le genre. Bientôt, à la danse savante,
Succèdent les chassés, la walse étourdissante.
Maint époux que le jeu, malgré lui tient lié,
Frémit en observant les bonds de sa moitié :
Un œil sur la bouillotte, un autre sur la belle,
Il s'agite, il s'emporte, il voit qu'elle chancèle.
Va-tout, dit l'imprudent, et son tout est perdu.
Ruggiéri vient calmer son esprit éperdu ;
Sa brillante magie au jardin nous attire.
Hélas ! Flore y gémit, et Pomone y soupire :
Une barbare main, au parfum des bosquets,
Maria la fumée et l'odeur des quinquets :
L'oiseau s'est envolé ; la rapide fumée
S'élance, et le poursuit dans la nue embrasée ;
De débris calcinés elle a couvert ces lieux.
Le repas réunis nos convives poudreux :
C'est là qu'un sot billet, pour nouvelle disgrace,
Près d'un rustre ou d'un fat, a marqué votre place.
Amis, galans, époux, circulant tout au tour,
Promènent sous vos yeux leur faim et leur amour :
L'amour cède à la faim ; leurs tendresses discrettes
N'occupent vos bontés qu'à remplir leurs assiettes.
Le vin coule ; avec lui naît ce bruit, ce fracas
Qu'on appelle gaîté chez ceux qui n'en ont pas :

Supplice de l'oreille, amalgame baroque,
De voix, de chants, de cris, de plats qu'on entre-choque;
Chaos, où, sans plaisir, l'un l'autre on s'étourdit.
Joignez-y les fadeurs du Midas en crédit,
Du fat, qui rit tout seul, l'aventure incroyable,
Et du plaisant du lieu le conte pitoyable.
Encor si l'on n'avoit que sa prose à subir;

Chacune observe l'autre, et des pieds à la tête

Blinval

oui madame, je vois qu'une pareille fête
n'es pas celle d'un cœur qui hait la fausseté
d'un cœur simple en ses goûts modeste en sa gaîté
d'un cœur. - - - -

J'allois le dire ; un cœur tel que le nôtre :
Car nous pouvons, je crois, répondre l'un de l'autre.

BLINVAL, *avec humeur.*

Que chacun, s'il lui plaît, réponde ici pour soi.

CÉPHISE.

Comment ?

BLINVAL.

Moi, je suis franc : les femmes...

CÉPHISE.

Eh bien ! quoi ?
Les femmes aux vertus, que vous faites entendre,
N'auroient-elles, peut-être, aucun droit de prétendre ?
Et la philosophie...

BLINVAL.

Ah ! de grace... (*A part.*) Quel front,

A la philosophie épargnons un affront ;
Entre un sage et la femme il est peu d'alliance.

CÉPHISE

Vous croyez ?

BLINVAL.

Par malheur, j'en crois l'expérience ;
Le don de bien penser, et d'agir encore mieux,
Joint au talent de plaire, auroit fait trop d'heureux :
Le ciel n'a pas voulu gâter l'espèce humaine.

CÉPHISE.

Mais votre intention suit assez bien la sienne :
Prendriez-vous aussi, Blinval, pour du bon sens
Le goût du persifflage et ses malins accens ?

BLINVAL.

Non, non ; ce goût futile est loin d'une belle ame :
Je sais tout ce qu'il vaut ; on peut même, madame,
Railler très-joliment d'un cercle où l'on bailla,
Sans être, croyez-moi, plus sage pour cela.
Le monde est plein d'erreurs : à quoi sert de le dire ?
Est-on plus vertueux à force de médire ?
Il est bien plus aisé, chacun le sent très-bien,
De critiquer le mal que de faire le bien.
La sagesse que j'aime est rarement austère :
Elle ne blesse point le cœur ; elle l'éclaire.
La femme qu'elle inspire, ignorant ses appas,
Sans le bonheur d'aimer, ne les connoîtroit pas :
Elle n'aspire point à ces folles conquêtes,
Qu'un jour donne et ravit, à nos froides coquettes ;
Fidèle à ses devoirs, fidèle à ses sermens,
Elle n'a jamais su farder ses sentimens ;
Elle n'abuse point de son cruel empire ;
Sa bouche ne rit pas lorsque sa main déchire ;
Elle ignore cet art de cacher sous les fleurs
L'épine qu'elle enfonce en nos sensibles cœurs ;
Fière du désespoir d'un amant trop crédule,
Elle n'ajoute pas les traits du ridicule
Au trait qui l'assassine, et ne va pas gaîment,

D'un autre infortuné, commencer le tourment.
A ces traits peu flattés, malgré vos apostrophes,
Connoissez-vous beaucoup de femmes philosophes ?

CÉPHISE.

Oui, monsieur ; il en est tout autant qu'il en faut
Pour les gens comme vous, dieu merci, sans défaut.
Mais...

(Elle se retourne, ayant l'air d'entendre quelque chose.)

BLINVAL, *regardant aussi.*

Quoi ?

CÉPHISE.

N'entends-je pas rouler une voiture ?

BLINVAL, *agité.*

Quelqu'un arrive ?

CÉPHISE.

Hé ! oui, ce sont eux. Je m'assure
Des importuns.

BLINVAL, *lui offrant la main.*

Eh bien ! il faut les recevoir.

CÉPHISE.

Oh ! ne vous livrez pas à l'ennui de les voir :
C'est Damon l'important, la prude Cidalise,
Le politique Ormel, l'intrigante Bélise,
Dolban...

BLINVAL, *étonné.*

Dolban ?

CÉPHISE, *avec intention.*

Mais oui.

BLINVAL.

Quoi ! ce jeune éventé
Qui remplit le canton de sa fatuité ?

CÉPHISE.

Parlez un peu moins mal d'un homme que j'estime.

BLINVAL, *à part.*

C'est lui.

CÉPHISE.

Dolban n'est pas sans mérite.

BLINVAL.

Oh ! sublime !

CÉPHISE.

Et s'il arrivoit seul, il seroit accueilli
Un peu différemment.

BLINVAL.

Je le crois.

CÉPHISE, *du ton le plus tendre.*

Mon ami,
Pour être tout à vous, et par vous seul heureuse,
Je vais congédier cette troupe ennuyeuse.
Allez, en attendant... revoir le petit bois ;
Je cours vous y rejoindre. Il vous souvient, je crois,
Combien ses longs détours et ses routes fleuries
Invitent mollement aux douces rêveries.
Allez...

(Elle le salue de l'air le plus passionné, et sort.)

SCÈNE XI.

BLINVAL, *seul, et furieux.*

Au petit bois ! là, bien patiemment,
Tandis que la perfide... Ah ! plus indignement

Peut-on se voir jouer par une âme traîtresse ?
Peut-on pousser plus loin... Allons, plus de foiblesse,
Plus de regrets ; Blinval, plus de combats honteux ;
Il faut rompre à l'instant de trop coupables nœuds :
Ma raison, mon honneur, l'amour, l'amour lui-même
Me dit... Ah ! le cruel me dit trop que je l'aime !
Oui, je l'aime !... Quel cœur se seroit défendu
De ce fatal poison dans ses yeux répandu ?
Ces yeux, ces traits charmans, cette grâce touchante,
Et ce maudit esprit qui, malgré moi, m'enchante,
Tout, tout n'est-il pas fait encor pour enchaîner...
Qui, moi ! moi, je pourrois jamais lui pardonner !
Je pourrois à ce point déshonorer un sage !
Mais, aussi, qui me force à dévorer l'outrage ?
Qui me force à souffrir qu'un jeune suborneur
M'arrache impunément ma joie et mon bonheur ?
Non, non, cédons plutôt au transport qui me flatte :
Il faut avec éclat se venger de l'ingrate ;
Il faut tuer le fat, ou périr de sa main.
Contre ces vils frelons, l'amour réclame, enfin :
Le mépris nourrit trop l'orgueil qui les enivre ;
Ce n'est qu'en les tuant qu'on leur apprend à vivre.
Allons, je me battrai. Quand il ne sera plus...

(Il aperçoit Céphise qui l'épie.)

SCÈNE XII.

BLINVAL, CÉPHISE *en vieille. (Elle épie assez maladroitement, pour être observée.)*

BLINVAL, *toujours furieux.*

Hem ! qu'est-ce ?

CÉPHISE, *feignant d'être troublée.*

Ce n'est rien.

BLINVAL. *(Il lui saisit le bras, et l'amène sur le devant de la scène.)*

Ah ! détours superflus !

Que faites-vous ici ? d'où vient que l'on m'épie?
Parlez.

CÉPHISE.

Mon dieu, monsieur, votre main m'estropie.

BLINVAL.

Vient-on voir si déjà je suis au petit bois ?

CÉPHISE.

Monsieur...

BLINVAL.

Rassurez-vous ; j'ai tout su de Dubois.

CÉPHISE.

De Dubois ?

BLINVAL.

Oui, j'ai su les projets de Céphise :
On me trompe.

CÉPHISE.

Ah ! monsieur !...

BLINVAL.

Pourquoi cette surprise ?
Je vous dis que Dubois, fidèle à son devoir,
Indigné, comme vous, d'un parjure aussi noir,
M'a tout conté.

CÉPHISE.

Mon dieu, je suis hors de moi-même.

BLINVAL.

Ne craignez rien, vous dis-je : allons, Dubois vous aime ;
Il m'a parlé de vous, et j'approuve son choix.

CÉPHISE, *rapidement*.

Ah ! l'aimable garçon, monsieur, que ce Dubois !
Quel trésor vous avez ! tout mon cœur, à sa vue,
A senti je ne sais quelle atteinte imprévue :
C'étoit comme une flamme, un mélange si doux
De rayons...

BLINVAL, *impatienté.*

Il suffit : on aura soin de vous.
Mais il faut me servir, de tout il faut m'instruire.

CÉPHISE.

Si monsieur connoissoit le zèle qui m'inspire...

BLINVAL.

Voyons ; apprenez-moi tout ce que vous savez :
Quelle est cette voiture, et ces gens arrivés ?

CÉPHISE, *avec embarras.*

Ces gens ?

BLINVAL.

Oui, dans l'instant.

CÉPHISE.

Hélas ! monsieur, je tremble

BLINVAL.

Parlez toujours.

CÉPHISE.

Ces gens que vous croyez ensemble...

BLINVAL.

Eh bien ?

CÉPHISE.

Ils ne sont qu'un ; il n'est certainement
Arrivé qu'un seul homme.

BLINVAL.

Et cet homme est l'amant ?

CÉPHISE.

Du moins il se dit tel.

BLINVAL.

Ciel !

CÉPHISE.

Croyez qu'il m'en coûte.

BLINVAL.

O honte ! Et cet amant est déguisé sans doute ?

CÉPHISE, *observant son costume.*

Déguisé ? Non, monsieur, il n'est plus déguisé ;
Votre présence a fait que l'on s'est ravisé :
L'on se nuit quelquefois par un excès de feinte :
Il est mis comme vous.

BLINVAL.

J'entends, plus de contrainte.
Eh bien ! qu'en a-t-on fait ?...

CÉPHISE.

Monsieur...

BLINVAL.

Quel embarras !

CÉPHISE.

Ah ! monsieur, par pitié, ne m'interrogez pas.

CÉPHISE.

Comment ! où donc est-il en ce moment !

CÉPHISE.

Mon ame
Se brise...

BLINVAL.

Parlez donc.

CÉPHISE.

Il est... avec madame.

BLINVAL.

Avec madame ! seul ?

CÉPHISE.

Tout seul.

BLINVAL.

O rage ! Hé quoi !
Vous l'avez vu, bien vu ?

CÉPHISE.

Tout comme je vous voi.

BLINVAL, *accablé.*

Je n'en puis plus douter ! Mais poursuivez, de grace :
N'avez-vous plus rien vu ?

CÉPHISE.

Mon dieu si.

BLINVAL.

Quelle audace !

CÉPHISE.

La scène étoit vraiment d'un effet curieux.
Lui, par exemple...

BLINVAL.

Eh bien ?

CÉPHISE.

Il étoit furieux.

BLINVAL.

Furieux ! et la cause ?

CÉPHISE.

Il s'est mis dans la tête
Qu'il avoit un rival.

BLINVAL, *avec éclat.*

Ah ! ma joie est complète !
Assurément il l'a, ce rival dangereux !
Et ma fureur bientôt va l'offrir à ses yeux.

CÉPHISE.

Ah ! monsieur, gardez-vous de cet éclat funeste :
Vous me faites frémir ; d'ailleurs, je le proteste,

Autant que j'en ai pu juger par quelque mot ;
Cet homme n'a pas l'air très-sage.

BLINVAL.

C'est un sot.

CÉPHISE.

Vous le connoissez donc ?

BLINVAL.

C'est Dolban qu'on le nomme.

CÉPHISE, *faisant l'étonnée.*

Dolban ?

BLINVAL.

Je vous l'apprends.

CÉPHISE.

J'ai cru que le jeune homme...

BLINVAL.

Croyez-en cet esprit pénétrant et profond.

CÉPHISE.

La pénétration de monsieur me confond.

BLINVAL.

Ah ! qu'ils ne pensent pas qu'on soit dupe !

CÉPHISE.

Non, certes !

BLINVAL.

Et madame, sans doute, en femme très-experte,
Répondoit par des pleurs au benêt ébloui ?

CÉPHISE.

Non, madame avoit l'air de se moquer de lui.

BLINVAL.

Pauvre homme !

CÉPHISE.

Toutefois, craignant d'être aperçue,
Elle n'a pas voulu prolonger l'entrevue;
Mais l'on est convenu que tantôt, quand la nuit
Aura tout obscurci, l'un et l'autre sans bruit,
Se rejoindront...

BLINVAL.

Qu'entends-je?

CÉPHISE.

Et c'est, je le suppose,
Pour...

BLINVAL.

Pourquoi?

CÉPHISE.

Pour finir de s'expliquer la chose.

BLINVAL.

Dieux!... Céphise!... la nuit!...

CÉPHISE.

On vous craint à tel point!
Vous êtes si rusé!

BLINVAL, *avec force.*

Cela ne se peut point.
Non, vous m'en imposez : qu'une ingrate que j'aime
M'oublie, on le conçoit; mais s'oublie elle-même,
Impossible.

CÉPHISE.

Monsieur, ce que j'en dis ici
Est, je pense, en tout bien tout honneur, dieu merci.
Madame a, ce matin, fait venir un notaire,
Et je soupçonne...

BLINVAL.

Quoi? qu'un fat ait su lui plaire
Assez rapidement pour obtenir sitôt...

CÉPHISE.

On peut vous faire voir...

BLINVAL, *avec rage.*

Soit, je vous prends au mot.
Venez...

CÉPHISE.

Mon doux Jésus! quels yeux! quel air terrible!

BLINVAL, *voulant l'entraîner.*

Venez, vous dis-je.

CÉPHISE.

Non, monsieur, c'est impossible:
Je crains trop les malheurs qu'ici vous causeriez.

BLINVAL.

Ah! je le savois bien que vous vous dédiriez!

CÉPHISE.

Je ne me dédis point; mais votre air m'épouvante:
Je suis fille d'honneur, malgré que je m'en vante,
Et pour vous le prouver, tenez, votre intendant,
Monsieur Dubois...

BLINVAL.

Eh bien?

CÉPHISE.

Il est sage et prudent;
Sans peine vous croirez ce qu'il pourra vous dire:
Au lieu du rendez-vous, je m'offre à le conduire,
A le rendre témoin de tous leurs entretiens.

BLINVAL.

Dubois?

CÉPHISE.

Oui.

BLINVAL.

(*à part.*)
J'y consens. Ah! parbleu je la tiens.

(*Il sort rapidement: Céphise rit en le suivant des yeux.*)

SCENE XIII.

CÉPHISE, *seule, éclatant de rire.*

O sublime sagesse! êtes-vous assez sotte!
Il va du cher Dubois prendre la redingotte:

Tous mes gens prévenus ne le gênent en rien.
Malice de mon sexe ! allons, servez-moi bien ;
C'est sur vous aujourd'hui que ma gloire repose :
Mais n'en mettons-nous pas une trop forte dose ?
Trop ?... Hé ! quand nous tombons dans les mains d'un jaloux,
Pauvres femmes ! a-t-il quelque pitié de nous ?
Non, non : ne craignons pas, dans le siècle où nous sommes,
Par de feintes noirceurs, d'inquiéter les hommes ;
Malgré tout notre esprit, notre art le plus profond,
Nous n'en feindrons jamais autant qu'ils nous en font.

SCENE XIV.

CÉPHISE, BLINVAL, *sous le costume de Dubois.*

BLINVAL, *d'un ton brusque.*

Catau, monsieur m'envoie...

CÉPHISE, *avec volubilité.*

Ah ! que ma joie est grande !
Je vous cherche partout, partout je vous demande ;
Mon cher monsieur Dubois, partagez mon transport.

BLINVAL.

C'est bon. Monsieur, là-bas, m'a fait certain rapport...
Vous m'attendez ?... dit-il.

CÉPHISE, *de même.*

Oui, mon cœur, pour vous dire
Qu'on n'a pu résister à votre aimable empire,
Que je n'ai pu contraindre un si doux sentiment.
Madame en a reçu l'aveu bénignement :
Elle approuve nos feux, et déjà le notaire...

BLINVAL, *impatienté.*

Il suffit : nous avons à parler d'autre affaire ;
Monsieur attend de vous un service important.

CÉPHISE.

Fort bien : mais notre amour...

BLINVAL.

Ne presse pas autant.

CÉPHISE.

Juste ciel ! on diroit, ingrat, à vous entendre...

BLINVAL.

Qu'un serviteur zélé ne fait jamais attendre
Ce qu'il doit à son maître.

CÉPHISE, *d'un air désolé.*

O projets superflus !
Je suis trompée.

BLINVAL.

Hé ! non.

CÉPHISE.

Ah ! vous ne m'aimez plus !

BLINVAL.

Mais si.

CÉPHISE.

Non, c'en est fait.

BLINVAL, *trépignant d'impatience.*

Point.

CÉPHISE.

Ce ton brusque...

BLINVAL.

Encore ?

CÉPHISE.

Vos yeux...

BLINVAL, *lui secouant le bras avec fureur.*

Quand on vous dit, morbleu ! qu'on vous adore.

CÉPHISE, *en extase.*

Tu m'adores !

BLINVAL.

Oui. Mais, pour dieu, ne tardons pas,
Faut-il...

CÉPHISE.

Il ne faut point ailleurs porter ses pas.
On a choisi ce lieu comme étant le plus sombre :
Vous savez...

BLINVAL.

Oui.

CÉPHISE.

La nuit déjà répand son ombre.
Tenez-vous dans ce coin; mais songez bien qu'ici
Il faut une prudence...

BLINVAL.

Oh ! n'ayez nul souci.

CÉPHISE.

Moi, je vais à l'instant retrouver le notaire.
(Tendrement.)
Adieu.

BLINVAL, *durement.*

Bonsoir.

CÉPHISE, *lui présentant la main.*

Baisez la main qui vous est chère.

BLINVAL, *témoignant son dégoût.*

O ciel !

CÉPHISE.

Baise, te dis-je... A présent, calme-toi. *(Elle sort.)*

SCÈNE XV.

BLINVAL, *seul.*

Hé ! le moyen ici d'être maître de soi !
Le voici donc le lieu choisi par la parjure !
Voici l'instant marqué pour venger mon injure !
Ah ! c'étoit bien la peine, au printems de mes jours,
D'étudier Sénèque et ses sages discours !
De nourrir mon esprit de la froide morale
De vingt autres docteurs que l'école signale !
De quoi me servent-ils en ce moment affreux ?
Ils ont tous oublié ces docteurs si fameux,
Que, si, pour élever, pour affermir nos âmes,
Le ciel fit leurs leçons, le diable a fait les femmes.
Ne vient-on pas ?... J'entends... Oui, mais je ne vois rien.
Fâcheuse obscurité !... N'importe, écoutons bien.

SCÈNE XVI.

BLINVAL, CÉPHISE *sous le même costume.*

CÉPHISE, *avec sa voix naturelle, se parlant à elle-même.*

Oui, c'est le seul parti, je crois, qui me convienne;
Et tous les gens sensés m'excuseront sans peine.

Mon sort avec Blinval eût été trop affreux :
Il est fier et jaloux ; son esprit soupçonneux
Auroit fait mille fois le tourment de ma vie.
Dolban, loin des hauteurs de la philosophie,
Plus soumis, me promet un destin bien plus doux.

BLINVAL, *à l'écart, ne pouvant se contenir.*

Ah !

CÉPHISE.

J'entends quelque bruit : cher Dolban, est-ce vous ?

BLINVAL.

(A part.) *(Comme inspiré et contrefaisant sa voix.)*
Profitons de l'erreur... Oui, c'est moi.

CÉPHISE.

Du silence.
Vous avez mérité toute ma confiance ;
Je vous épouse ; mais je dois vous prévenir
Que j'aimai ce Blinval auquel j'allois m'unir :
Lui seul, jusqu'à ce jour, à mon âme ravie,
Fit connoître ce bien, ce charme de la vie,
Cet amour qui sembloit assurer mon bonheur :
Ah ! pourquoi son esprit a-t-il gâté son cœur !

BLINVAL, *dans le plus grand trouble.*

Madame...

CÉPHISE.

Paix, vous dis-je : un retour salutaire
M'a fait apprécier votre heureux caractère :
Vous obtenez le prix qu'attendoit un rival ;
Il ne s'agit donc plus que d'éloigner Blinval :
Il n'est pas bien méchant ; j'ai pensé que le mode
Le plus décent pour tous, même le plus commode,
Étoit de vous pouvoir présenter comme époux :
Ainsi, j'ai fait dresser ce contrat : hâtez-vous
D'y mettre votre nom. Cette chambre voisine
Est éclairée : allez.

BLINVAL. *(Il prend le contrat, et dit à part.)*

Ah ! perfide cousine !
Malgré toi... Ciel ! que fais-je, et quelle honte à moi !
Désirer un objet qui donne ailleurs sa foi !

Non, non : mais que l'effet d'une surprise étrange
Les brouille, s'il se peut, l'un et l'autre, et me venge.

(*Il entre dans le cabinet.*)

CÉPHISE, *l'observant.*

Bien, très-bien ! le cousin signe sans lire un mot.

BLINVAL, *revenant.*

Voilà votre contrat.

CÉPHISE, *éclatant de rire d'une voix cassée.*

Ah ! ah ! ah ! j'ai mon lot !

BLINVAL.

Quels accens !

CÉPHISE, *toujours avec la voix de vieille.*

Cher Dubois, c'est Catau, c'est ta femme.

BLINVAL.

Ma femme ?

CÉPHISE, *vivement.*

Ai-je bien su contrefaire madame ?
Tu voulois m'échapper ; mais moi je t'aime, ingrat !
Ma ruse t'a forcé de signer ton contrat.

BLINVAL, *étourdi.*

Ah ! mon dieu !

CÉPHISE.

Viens, mon cœur, réponds à ma tendresse.

BLINVAL, *la repoussant.*

Misérable !

CÉPHISE.

Viens donc qu'en mes bras je te presse.

BLINVAL, *avec force, et courant prendre un flambeau dans le cabinet.*

Holà, Picard, Lafleur, qu'on éclaire.

CÉPHISE.

Et pourquoi ?

BLINVAL.

Et toi, vieille maudite, à l'instant remets-moi,
Rends ce fatal écrit.

CÉPHISE.

Juste ciel, quel langage!

BLINVAL.

Rends, te dis-je.

CÉPHISE.

Un écrit où notre cœur s'engage!
Mon cher petit Dubois, peux-tu prendre si mal...

BLINVAL, *ôtant son déguisement.*

Il n'est plus de Dubois, ici; je suis Blinval.

CÉPHISE, *feignant le plus grand étonnement.*

Monsieur Blinval!

BLINVAL.

Lui-même.

CÉPHISE, *avec une joie ridicule.*

O rencontre opportune!
Mon astre me devoit cette bonne fortune.

BLINVAL.

Quoi! vous profiteriez avec ces cheveux blancs...

CÉPHISE.

On profite de tout, monsieur, à soixante ans.

BLINVAL, *dans la plus grande fureur.*

Malheureuse!

CÉPHISE.

Hé! là, là, je suis encor passable:
Vous ne me voyez pas d'un œil très-favorable;
Mais si votre fureur, votre aveugle transport
Vous permettoit de voir ce qu'on vaut...

(*Elle tousse fortement.*)

BLINVAL.

Je suis mort.

CÉPHISE.

Mon asthme s'est beaucoup radouci cette année.

BLINVAL.

Ah! dieux!

(*Il se jette désespéré dans un fauteuil, tournant le dos à la vieille.*)

CÉPHISE.

D'ailleurs, monsieur, ma famille est bien née,
Et puis quand il me plaît de me donner un air,
Par exemple d'ôter ce grand tablier vert
Qui pare la duègne et déforme une belle,
Puis ces manches de prude à six rangs de dentelle,
Ces gants qui, d'un beau bras, cachent l'heureux contour,
Et ce bonnet antique où ce fripon d'amour,
Sous des voiles trompeurs quelquefois se déguise,
Catau, soyez-en sûr, peut bien valoir Céphise.

(*A mesure qu'elle parle, elle ôte ses déguisemens. Blinval, dans la plus grande agitation, l'observe jusqu'à ce qu'enfin, la reconnoissant, il tombe à ses pieds.*)

BLINVAL, *aux genoux de Céphise.*

O ciel! je suis un sot.

CÉPHISE.

Non pas; mais un amant
De ses soupçons, je crois, puni.

BLINVAL.

Divinement.
Ah! je n'aspire plus à l'honneur d'être un sage.

CÉPHISE, *lui offrant sa main.*

Non, soyez mon époux; cela vaut davantage.
Ici bas, croyez-moi, sans prendre tant de soins,
Le plus sage est celui qui s'en doute le moins.

FIN.

De l'Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n°. 16, près celles Montmartre et Montorgueil.